

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 30 (1962)
Heft: 9

Artikel: Aventure à Ouessant [fin]
Autor: Goudin, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569293>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Aventure à Ouessant

par *André Goudin*

(suite et fin)

Je me souviens que j'eus quelque peine à faire partager mon enthousiasme à mon compagnon, car il avait le mal de mer, et ce fut à ce moment-là, je crois, qu'il m'expliqua n'être venu dans l'île que pour y placer des assurances !

Comme nous avions bu nos liqueurs, il me demanda, d'un air que je trouvais étrange :

— Il fait vraiment trop doux pour se coucher tout de suite . . . Voulez-vous venir faire un tour sur la côte ? Vous me récitez ce long poème que vous récitiez hier à votre ami.

A ce moment, je songeai à une aventure possible. Mais, dans la glace du bistrot, entre des bouteilles d'apéritifs, je vis mon crâne déplumé et j'entendis, comme une cloche triste, sonner la quarantaine . . . Je me dis que j'étais fou, que j'avais passé le temps de plaire, et que ce gentil garçon ne souhaitait rien d'autre qu'une agréable compagnie.

Nous sortîmes, et comme je connaissais bien le pays, je pris un petit chemin de douanier qui se coulait, avec des ondulations d'anguille, entre les herbes et les roches, et nous conduisait vers la lande. L'air était doux, équivoque, et nos âmes froissaient du satin bleu. Nous marchâmes un moment, sans parler.

— Voulez-vous me redire votre poème ? — me demanda mon bizarre compagnon, glissant son bras sous le mien.

Après ce poème, il me pria de lui en réciter un autre, puis un autre encore, et c'est ainsi que nous parvînmes à une sorte de niche herbageuse et molle, entre des rochers, endroit que je connaissais bien pour y venir rêver souvent et dormir, dans la journée, au soleil. Je lui demandai (et ma voix devait trembler . . .):

— Avant de rentrer, voulez-vous que nous nous reposions un peu dans ma niche ?

— Votre niche ?

— C'est mon coin favori que je nomme ainsi. J'y viens lire, dormir ou rêver au soleil, tous les jours, et je m'y sens complètement isolé du monde.

Le garçon avait lâché mon bras. Il se laissa tomber sur l'herbe, qui était fort épaisse, et appuya son dos contre une roche accueillante qui se donnait des airs de fauteuil Voltaire. Nous étions à l'abri du vent et l'air et le sol étaient doux comme du velours. Le phare de Creac'h faisait de l'œil aux navires qui s'en vont vers les Amériques, et l'on entendait, pas très loin de nous, la symphonie bêlante des petits moutons espagnols.

Je m'étais assis près de l'homme blond, et la minute était si tendre, que je ne fus point surpris de l'entendre me dire :

— Comme vos poèmes sont douloureux . . . comme vous devez être sensible !

Puis, sans me laisser le temps de répondre, il glissa son bras sous ma nuque et versa ma tête sur sa poitrine. Ce garçon n'avait rien d'extraordinaire, mais il était triste et doux. Et je suis ainsi fait que, plus que la beauté, m'a toujours sollicité la douceur. Enfin, comment n'aurais-je pas

été ému de voir sa trentaine charmante se pencher sur ma quarantaine presque chauve, et m'offrir sa bouche ? Quand on fait soi-même les premiers pas, on peut toujours craindre chez l'autre une sorte d'indulgence, de paresse, de nonchalance, ou même de pitié . . . Mais, lorsque c'est l'autre qui s'offre, comment douter de sa sincérité, de son envie, de son plaisir ?

Nous demeurâmes longtemps dans l'herbe, à nous embrasser, dans un silence marin et voluptueux où, comme des mouettes, volaient les points d'interrogation . . .

— Je crois que nous devrions rentrer, — dit mon compagnon, en se levant comme une odalisque sort de sa couche. — Il se fait tard, et la porte de l'hôtel sera fermée . . .

Nous prîmes vivement le chemin du retour, et parfois, mon étrange et silencieux ami s'arrêtait, m'attirait sur sa poitrine et cherchait ma bouche. Je me sentais pareil à l'un de ces petits moutons perdus sur la lande, et ses baisers m'étaient doux comme le vent du large, doux, salés et iodés.

Lorsque nous arrivâmes devant l'hôtel, le bistrot était encore allumé, mais le vestibule était désert. Dans l'ombre, au moment de nous séparer, je posai la question qui me brûlait les lèvres depuis le retour :

— Voulez-vous . . . monter avec moi dans ma chambre ?

Mon compagnon sourit :

— Pourquoi pas ?

Un peu plus tard, nous nous trouvions tous les deux entièrement nus sur mon lit, nos corps étant vaguement éclairés par la bougie que j'avais allumée. (On se souvient qu'à cette époque, l'électricité était encore inconnue dans l'île d'Ouessant !).

J'ai oublié le prénom de cet homme (peut-être même ne me l'a-t-il jamais confié ?), mais je me souviens nettement que son corps de blond, un peu dodu, était d'un rose très doux. (J'imagine que c'était la tendre lumière de la bougie qui lui donnait cet aspect d'un Renoir ?). Je me rappelle aussi que, dans ses endroits les plus secrets, mes lèvres rencontraient, à chaque pas du désir, un fin duvet doré . . .

Chose assez étrange : alors que dans l'herbe, il s'était montré ardent et voluptueux, étendu sur mon lit, mon compagnon de plaisir faisait la planche. Il me faisait penser à un nageur immobile, se laissant porter par le flot des caresses, à moins que ce ne fût à une putain qui compte les mouches ?

A un certain moment, relevant ma tête qui s'était égarée je ne sais où . . . je le vis qui scuriait. Un peu dégrisé, je demandai :

— Je vous amuse ?

Il hésita un moment, et dit :

— Pardonnez-moi, mais je souris parce que vous me caressez depuis un moment comme si j'étais une femme . . .

— Cela vous déplaît ?

— Non, au contraire . . . mais je n'imaginai pas qu'une telle chose puisse exister, je ne pensais pas qu'un homme puisse caresser ainsi le corps d'un autre homme !

Je ne savais que dire, et j'étais d'autant plus surpris de ces paroles,

que je tenais dans ma main un objet belliqueux et chaud qui semblait les réfuter . . .

Mon compagnon poussa un gros soupir :

— Oh ! non, je ne regrette pas d'être avec vous sur ce lit, et je suis heureux. Mais je vous avoue que tout cela m'étonne, et que je serais incapable de vous caresser comme vous le faites . . . manque d'habitude, sans doute !

Et, comme je le regardais sans comprendre, il me dit :

— Il faut que je vous avoue la vérité . . . je suis marié, j'ai un enfant, et c'est la première fois qu'une telle chose m'arrive !

Je reçus un choc. Pendant quelques secondes, ce fut comme si le fruit véreux de la pédérasie venait de s'ouvrir devant moi. J'imaginai la jeune épouse à Brest, son enfant, son calme foyer . . . et je voyais cet homme nu sur mon lit. Je me sentais accablé par le mensonge étouffant des mœurs. Puis, soudain, avec cette logique qui ne me quitte jamais, je me dis qu'il était temps de pousser la triste expérience jusqu'au bout. Sans répondre, je pris la bouche de mon ami d'un soir, je le retournai délicatement sur le ventre, et puisqu'il acceptait d'être caressé comme une femme, avec beaucoup de douceur et d'adresse, je le possédai comme on possède une femme . . .

Un peu plus tard, il partit sur la pointe des pieds, à cause des voisins et du plancher chanteur, et ma bougie était depuis longtemps éteinte que brûlait encore mon désir.

Le lendemain matin, c'était le jour du bateau. L'Enez-Eusa arrivait à l'heure du déjeuner et repartait dans l'après-midi.

Prenant place à ma table du petit hôtel, je vis que mon ami d'une nuit était déjà installé à la sienne. Il était encadré de deux messieurs assez compassés qui arrivaient de Brest. Il me sourit, se leva, et vint me serrer la main. Pendant tout le repas, nous nous regardâmes souvent. Était-ce une illusion ? Les sourires qu'il m'adressait me semblaient pleins de mélancolie.

Après le café, les trois hommes se levèrent.

— Je vais chercher ma valise, — leur dit mon ami —, et dans dix minutes, je vous rejoins sur le port.

Quand ils se furent éloignés, il vint vers moi :

— Dans trois mois, je vais faire un stage à Paris. Je serais heureux de vous revoir. Voulez-vous me donner votre nom et votre adresse ?

Ne possédant pas de carte de visite, j'arrachai une feuille du carnet sur lequel je notais des vers au cours de mes promenades. Et, sans hésiter, sans même chercher à comprendre à quel sentiment j'obéissais, sous les yeux de cet homme que j'avais envie de prendre dans mes bras et de caresser, j'inscrivis sur la feuille un faux nom et une fausse adresse.